

MICHEL PORTAIS*

Le rôle des villes intermédiaires de la Sierra dans l'évolution du réseau urbain équatorien

Ruptures et continuités

Les chercheurs en sciences sociales ont l'habitude d'associer aux villes équatoriennes de la Sierra – en dehors de Quito – des images passéistes de dépendance, voire de décadence, en opposition au dynamisme que l'on prête aux villes de la Costa. La réalité est bien différente. Entre les deux derniers recensements, le taux de croissance annuel des principales villes intermédiaires de la Sierra a rattrapé celui des deux métropoles, Quito et Guayaquil. A une période où les contrastes démographiques entre villes de la Costa et de la Sierra étaient très accentués, en succède une autre où ceux-ci tendent à disparaître. Nous choisirons quelques indicateurs pour montrer la réalité de cette rupture puis nous essaierons de la comprendre en étudiant le rôle de quelques facteurs géographiques et le comportement de certains acteurs urbains.

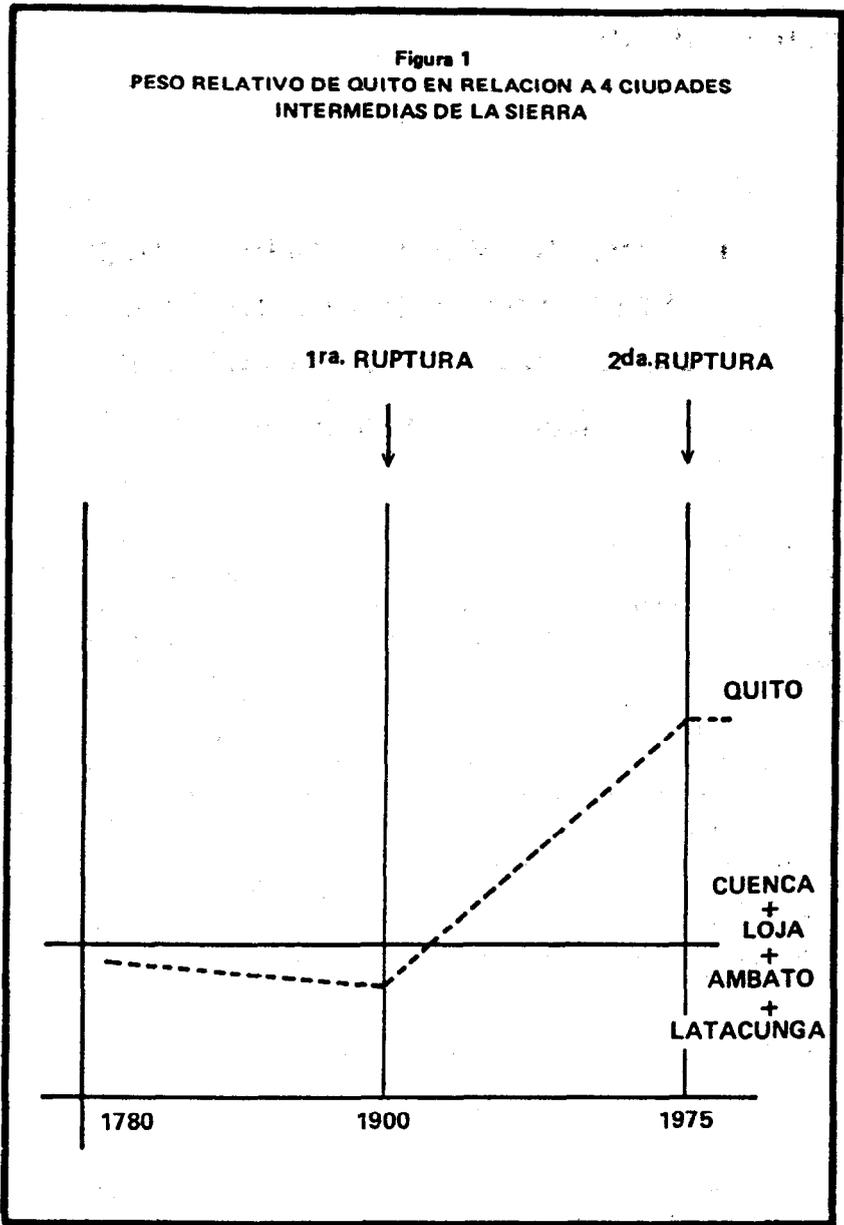
Cependant, cette rupture affecte inégalement les divers centres urbains. Nous situerons ces inégalités dans le cadre de l'évolution globale du réseau urbain équatorien dont la permanence de certains aspects doit aussi nous interpeller.

I. LES SIGNES DÉMOGRAPHIQUES

Dès l'époque coloniale, le réseau urbain de la Sierra semble constitué. La répétition de conditions géographiques similaires, d'une *hoya* à l'autre, du nord au-sud du couloir interandin s'accompagne d'une reproduction du modèle urbain. Seule Quito semble de nature différente. Ainsi, en 1778-1781, le poids démographique de la capitale de l'Audience était à peine inférieur à celui, cumulé, de Cuenca, Riobamba, Ambato et Latacunga : 25 000 habitants contre 28 000. Ce poids relatif de Quito en relation aux mêmes villes diminue légèrement tout au long du XIX^e siècle, parallèlement à l'affaiblissement du pouvoir central face aux pouvoirs locaux.

(*) Géographe de l'ORSTOM, Mexico - Mexique.

Figura 1
PESO RELATIVO DE QUITO EN RELACION A 4 CIUDADES
INTERMEDIAS DE LA SIERRA



*Taux de croissance annuels durant
les trois périodes intercensitaires*

	50-62	62-74	74-82
Quito	4,24	4,56	4,27
Ambato	3,83	3,34	4,45
Cuenca	2,96	3,49	4,18
Loja	3,02	4,23	4,25
Taux moyen 3 capitales provinciales Sierra	3,27	3,68	4,29
Guayaquil	5,65	4,19	4,52
Esmeraldas	7,38	5,27	4,99
Portoviejo	4,26	4,14	4,21
Machala	11,8	6,78	5,29
Taux moyen 3 capitales provinciales Costa	7,81	5,40	4,83

(Source : D. Delaunay, Cedig, 1986. Tasa de crecimiento urbano + périphérie)

Une première rupture (Fig. 1) se produit vers la fin du XIX^e siècle, avec le renforcement de l'Etat-Nation et l'ouverture de la ligne de chemin de fer Quito-Guayaquil (1). La constitution d'un véritable ensemble national réduit progressivement l'autonomie des capitales provinciales, alors que le pouvoir de décision se concentre de plus en plus dans les deux métropoles. L'importance démographique de Quito par rapport aux villes intermédiaires déjà citées continue à croître jusqu'à la fin des années soixante-dix. A ce moment, Quito a presque deux fois et demi plus d'habitants que Cuenca, Riobamba, Ambato et Latacunga (625 000 contre 262 000 en 1974).

Une seconde rupture se produit alors. En quelques années, le taux de croissance annuel des villes intermédiaires de la Sierra se rapproche, égale et, en certains cas, dépasse celui de la capitale.

Cette rupture, ou ce changement, dans l'évolution démographique comparée des différentes catégories de villes constitue nécessairement le signe d'une modification des éléments qui influent sur leur dynamisme.

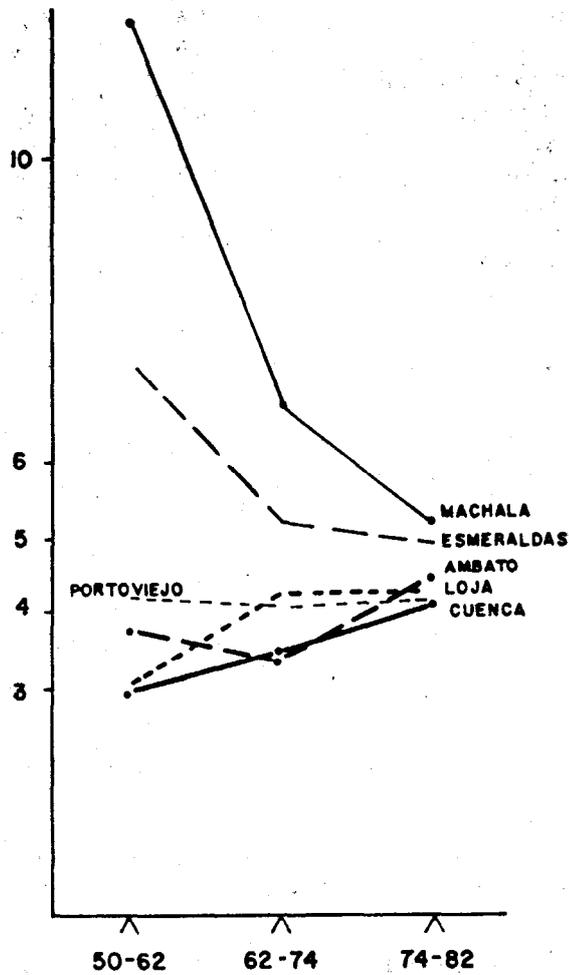
II. LE RÔLE DE CERTAINS ACTEURS URBAINS

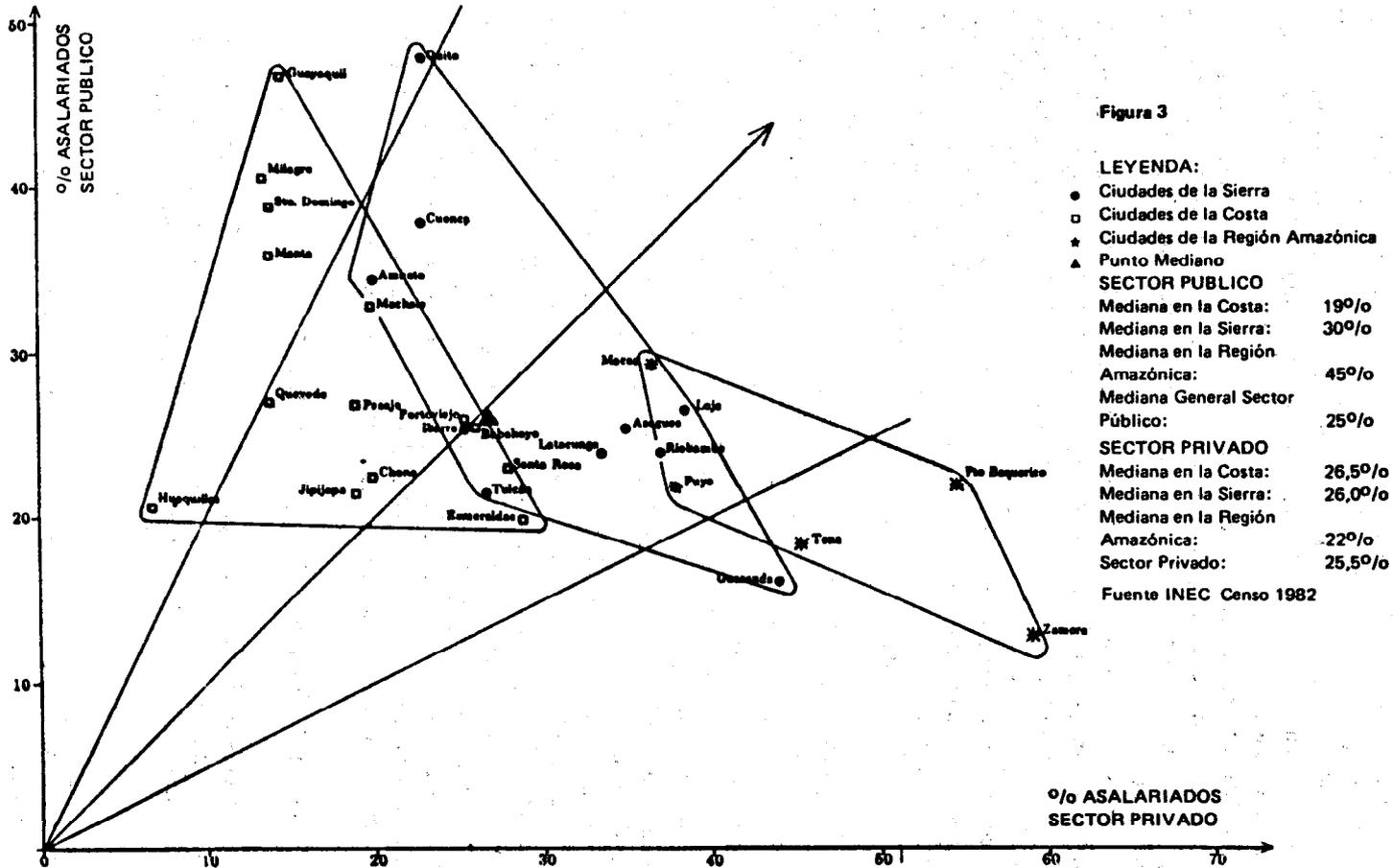
Les acteurs qui furent à l'origine du processus d'urbanisation dans la Sierra sont différents de ceux qui ont dynamisé les villes de la région côtière. Ce fait se projette dans la configuration des centres urbains. Si nous comparons, par

(1) Deler J.P., 1981 - Genèse de l'espace équatorien. Paris A.D.P.F. p. 279.

Figura 2

tasa de crecimiento
anual (%)





exemple, les 80 hectares de Latacunga – ville de la Sierra – aux 80 hectares du centre de Quevedo – ville de la plaine côtière très représentative de la croissance des années 1950-1960 – on observe que le secteur public, sous ses différentes formes, occupe 7,8 ha dans la première et 1,6 seulement dans la seconde, soit cinq fois moins (2).

L'importance actuelle du secteur public se mesure plus exactement par les statistiques concernant la Population Economiquement Active (PEA). Le graphique de la figure 3 permet de comparer les différentes villes du pays en ce domaine.

Pour le secteur privé, la différence n'est pas significative. Au contraire, elle est très nette pour le secteur public, entre villes de la Costa et de la Sierra. Les villes de la Costa ont en médiane, 19 % de leur PEA dans le secteur public. Celles de la Sierra 30 %. Or, entre 1974 et 1982, la croissance du secteur public a constitué un facteur essentiel du développement urbain. Entre ces deux dates, et selon les villes, le nombre de fonctionnaires a été multiplié par deux ou trois. Ce développement, lié aux nouvelles ressources financières de l'Etat (exportations pétrolières) a bénéficié aux villes moyennes de la Sierra plus qu'à celles de la Costa.

Ce développement n'est pas lié aux simples décisions technocratiques d'un Pouvoir Public désincarné. A la racine de toute décision liée à des investissements publics se trouvent, en réalité, les acteurs des centres de pouvoir traditionnels. Ceux-ci forment des groupes d'influence (*lobbys*) régionaux dans les sphères du pouvoir central et des partis politiques. Dans ce cadre, les élites de la Sierra, plus nombreuses et généralement mieux formées que celles de la Costa, jouent un rôle important, entretenu par la supériorité des écoles et des universités de la Sierra.

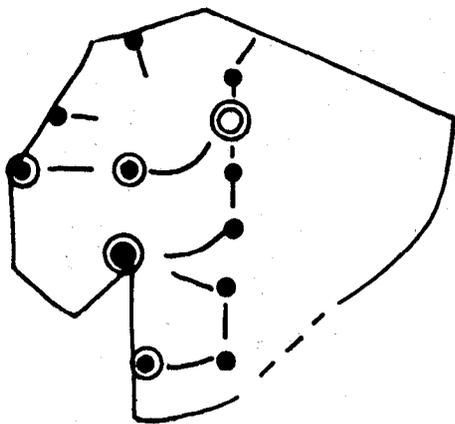
D'autre part, les acteurs traditionnels des villes de la Sierra ont su reconverter une grande partie de leur patrimoine terrien en biens urbains, actions bancaires, dans le commerce et même l'industrie. Le cas de Cuenca, notoire, a fait l'objet de bonnes études (I.D.I.S., L. Achig). A Ambato, c'est la classe commerçante qui, profitant de la conjonction d'une agriculture locale intensive et diversifiée, et de la situation de la ville, à un carrefour de voies importantes, a conquis peu à peu un marché national pour plusieurs produits agricoles : les revenus en ont été en grande partie réinvestis dans la ville (3).

III. LES FACTEURS GÉOGRAPHIQUES

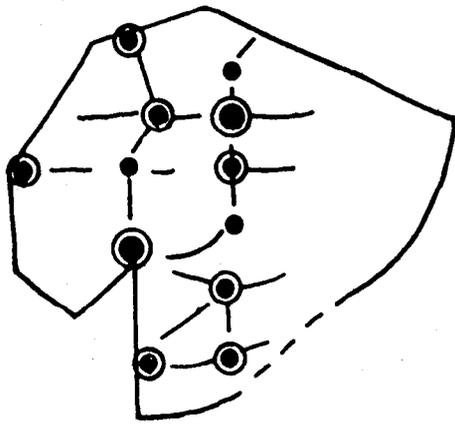
Un premier facteur géographique, le développement de la région amazonienne, depuis les années soixante-dix, a bénéficié aux quatre villes de la Sierra, « têtes de pont » des voies donnant accès à l'Orient : Quito, Ambato, Cuenca et

(2) Portais M. in El espacio urbano del Ecuador. CEDIG, IPGH-ORSTOM 1988.

(3) Moya L.A. Exposé du présent colloque.



AÑOS 50 - 60



AÑOS 70 - 80

Figura 4
NUDOS DE INTERCAMBIOS MAS IMPORTANTES

Loja (Fig. 4). Exploitation pétrolière, ouverture de réseaux de voies de pénétration, colonisation agricole ont, en effet, entraîné une croissance très significative des échanges avec les provinces amazoniennes.

Un second facteur, très important, réside dans la répartition de la population rurale. Les concentrations de population facilitent les échanges, la diffusion des informations et accélèrent ainsi les processus de changement. On note, en Equateur (4), six noyaux de fortes densités rurales, dont quatre dans la Sierra : Ibarra-Otavalo, environs de Quito, Latacunga-Ambato, et Cuenca-Azogues. Dans ces zones où la densité de population rurale dépasse 80 hab./km², aucune maison n'est située à plus de 40 km d'une ville importante. Dans ces quatre zones se concentrent plus de la moitié de la population rurale de la Sierra et plus de 90 % de sa population urbaine. Le réseau des voies de communication y est dense, la presse et les informations radio et télé-diffusées y fluent abondamment. Au long de la route panaméricaine, on trouve une multitude d'établissements industriels, commerciaux et touristiques, qui contribuent à la diffusion de la vie urbaine.

Ce phénomène préfigure une transformation radicale de la société, de l'agriculture et des paysages de la Sierra : dans toutes ces régions, il est impossible de tracer une limite géographique, économique ou culturelle entre vie urbaine et vie rurale.

On observe, en revanche, un phénomène bien particulier qui touche les *petites villes*, généralement chefs-lieux de cantons. A l'inverse de la majorité des petites villes de la Costa, celles de la Sierra ont très souvent des bilans migratoires négatifs. San Gabriel, El Angel, Cotacachi, Patate, Pillaro, Chimbo, Chunchi, Alausi, Giron et Celica en constituent les cas les plus typiques. Une raison essentielle de ce phénomène est un facteur de distance. En effet, ces villes sont nées à une époque de communications difficiles, où elles constituaient l'accès obligatoire aux services de base pour le milieu rural environnant. Désormais, le développement des routes et des services de bus rendent beaucoup plus faciles les déplacements vers les capitales provinciales, où les services administratifs, bancaires, commerciaux et médicaux sont de bien meilleur niveau. Ainsi les marchés, autrefois très importants de Saquisilí et de Chimbo, sont peu à peu délaissés au profit de ceux de Latacunga et de Guarandá, situés à moins de 20 km.

Au contraire, sur la Costa, hors du bassin du Guayas, le réseau des petites villes est beaucoup moins dense et les distances à la capitale provinciale sont généralement plus grandes. Les petites villes continuent donc d'y jouer leur rôle de service aux zones rurales et leur croissance reste forte.

(4) Portais M., 1986 - Repartición de la población ecuatoriana CEDIG, Documentos de Investigación Serie Demo. y geo. de la Pob. n° 3.

IV. D'UNE VILLE A L'AUTRE

Le rôle des acteurs et des conditions géographiques se traduit par des différenciations de plus en plus marquées d'une ville de la Sierra à l'autre.

En premier lieu, Cuenca, qui dépasse 150 000 habitants en 1982, se distingue par l'importance de l'industrialisation dans le processus de croissance. On y comptait à la même date 6 471 employés dans les entreprises industrielles de plus de dix salariés (5). Beaucoup plus que Manta sur la Costa (2 938 employés) et Ambato dans la Sierra (2 107) qui occupaient les rangs suivants. En outre, deux banques, une compagnie financière et un organisme de développement régional, le CREA, y avaient leur siège. Ces éléments de pouvoir local ont contribué à la reconversion économique qui a suivi la crise d'exportation des chapeaux dits « de Panama ». La loi de développement industriel, favorisant la décentralisation, y fut parfaitement utilisée.

La force de cette ville réside donc dans un pouvoir local resté très actif et qui possède un savoir-faire dans les relations commerciales nationales et internationales. Sa faiblesse, en revanche, tient à l'exiguïté de sa zone d'influence, région agricole peu prospère, et de son isolement des grands centres de consommation, que l'achèvement des routes vers la Sierra centrale et vers Machala, réduira en partie.

A l'extrême sud de la Sierra, Loja connaît une croissance démographique notable, en dépit d'un isolement plus grand et d'un environnement rural plus pauvre que Cuenca. Cette pauvreté, associée au développement récent du réseau routier interne de la province, contribue à accélérer le mouvement migratoire des ruraux vers Loja, Guayaquil et les régions de colonisation agricole. La ville de Loja possède un équipement scolaire et universitaire (trois universités, plusieurs milliers d'étudiants) disproportionné avec ses besoins économiques, elle est donc à l'origine d'une forte émigration de jeunes diplômés. Le développement du secteur public, de 1974 à 1984, a pu dissimuler ce problème, mais l'absence quasi totale de créations industrielles notables menace la ville d'une crise dramatique dans un proche avenir.

En ce qui concerne les quatre villes de la Sierra centrale, Latacunga, Ambato, Riobamba et Guaranda, les différences s'accroissent entre elles, au bénéfice d'Ambato. A l'inverse, Guaranda devient une sorte de « conservatoire » ou de musée urbain de la Sierra.

Au centre de cet ensemble, Ambato s'est développée au carrefour régional le plus important. Depuis l'arrivée du chemin de fer, au début du siècle, cette ville émerge peu à peu comme le grand marché de gros de produits alimentaires de la Sierra.

Cependant, la multiplicité des formes d'activités que l'on y rencontre, démontre la présence d'acteurs économiques nombreux et dynamiques.

Riobamba, au contraire, souffre d'une hémorragie de ses élites, vers Quito principalement. La prospérité que lui valut l'arrivée du chemin de fer fut très

(5) INEC 1982 - Censos económicos.

passagère. Quelques créations industrielles lui ont permis de ne pas dépendre intégralement du secteur public pour son développement, mais contrairement à Cuenca et à Ambato, les capitaux investis sont ici majoritairement étrangers à la ville.

Au nord de la Sierra, Ibarra maintient difficilement une certaine autonomie face à l'expansion de la capitale. Sa liaison ferroviaire avec le Pacifique, tant désirée, s'avère une frustration car elle ne débouche sur aucun port véritable. Le tourisme joue désormais un certain rôle dans le développement de cette ville.

Tulcan, enfin, ville-frontière, voit son sort lié aux fluctuations monétaires entre le sucre et le peso colombien. Elle forme, avec sa voisine et jumelle colombienne, Ipiales, une unité économique et commerciale en « positif-négatif » alternatif.

V. L'ÉMERGENCE D'UN RÉSEAU URBAIN NATIONAL

Cette diversification des centres urbains contribue à rendre de plus en plus artificielle la distinction traditionnelle entre villes de la Sierra et villes de la Costa. On constate en effet la constitution d'un véritable réseau urbain national où le type de dynamisme des villes n'a plus de rapport avec la division traditionnelle du pays entre Sierra et Costa.

Cette réalité est mise en relief dans le traitement des données d'une matrice urbaine par la méthode Bertin. A travers 23 caractères, 8 catégories de villes apparaissent pour la centaine de cités traitées (Fig. 5). Dans chacun des trois premiers groupes (les villes les plus importantes) on note un nombre identique de villes de la Sierra et de la Costa. C'est seulement à partir du sixième groupe, c'est-à-dire des petites villes, que la distinction devient nette entre les deux régions : dans le sixième groupe, on trouve 16 villes de la Costa et 2 de la Sierra et dans le septième groupe, les proportions sont inversées.

Nous sommes donc en présence d'un processus de consolidation du réseau urbain national où les critères de différenciation sont liés aux acteurs, au degré d'autonomie des villes comme centres de décision et à des facteurs de localisation par rapport aux principaux flux d'échanges.

IV. PERMANENCE DES HIÉRARCHIES

Nous avons parlé d'explosion démographique, de dynamisme, d'évolution. Or, après l'évocation de tels changements économiques et sociaux, ce qui semble le plus étonnant, c'est la stabilité des hiérarchies urbaines.

Certes, des villes sont nées et se sont développées, le réseau urbain s'est étendu et enrichi, spécialement dans les régions de colonisation agricole, mais la hiérarchie des principaux centres de décision est restée étonnamment stable, comme le montre le tableau ci-après :

Hiéarchie urbaine

Selon le nombre de *profesionales* recensés dans la *Guia Comercial Industrial y Agrícola* de Guayaquil en 1909

Selon le traitement matriciel

SIERRA 1909

SIERRA 1984

1. Quito (228)
2. Cuenca (185)
3. Loja
4. Riobamba
5. Latacunga
6. Azogues
7. Ibarra

1. Quito
 2. Cuenca
 3. Loja
 4. Ambato
 5. Riobamba
 6. Ibarra
 7. Latacunga
-

COSTA 1909

COSTA 1984

1. Guayaquil (225)
2. Portoviejo
3. Machala
3. Babahoyo
5. Esmeraldas

1. Guayaquil
 2. Portoviejo
 3. Machala
 4. Manta
 5. Esmeraldas
-

Les deux villes déclassées, Azogues et Babahoyo ont un trait commun : elles sont devenues satellites, l'une de Cuenca, l'autre de Guayaquil, elles ont donc perdu leur autonomie de décision, entre les deux dates.

En revanche, les deux villes qui ont progressé, Ambato dans la Sierra et Manta sur la Costa, sont des villes qui ont profité de la croissance de flux nationaux et internationaux, comme carrefour routier et port maritime.

L'originalité du réseau urbain équatorien, où les villes moyennes ont toujours tenu un rôle plus significatif que dans la plupart des pays latino-américains, s'est donc maintenue après trente ans de croissance démographique, l'émergence de deux métropoles et le bouleversement des anciens cadres socio-économiques.

ÉVOLUTION DU RÉSEAU URBAIN ÉQUATORIEN

Cela ne veut pas dire que cet équilibre soit figé. Le réseau des villes moyennes court en effet deux risques majeurs : le premier concerne les villes susceptibles de devenir de simples satellites de Quito, Ibarra et Latacunga par exemple. Le second les menace toutes, c'est la dévitalisation du milieu rural de la Sierra, qui peut être rapide, mais où elles trouvent une part essentielle de leur propre substance.